

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on !



C O N.

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 27 MAI, 1858.

No. 13.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

Tandis que, de leur côté, MM. Quirk, Gammon et Snap s'ingéniaient à inventer un instrument assez large et assez tranchant pour conper, à leur profit, une forte tranche dans le morceau royal qu'ils s'efforçaient, à ce seul point de vue, de mettre en la possession de M. Titmouse. Quant à ce dernier, le succès inespéré de sa transaction avec Huckabaek avait ranimé son énergie et singulièrement aiguïté son imagination. En effet, deux jours après leur entrevue, Titmouse vint annoncer à son ami qu'il avait découvert un excellent moyen d'activer le zèle de ces messieurs ; et il donna lecture à Huckabaek de la lettre suivante :

« A MM. Quirk, Gammon et Snap.

« Messieurs, désolé de vous déranger, mais réduit au désespoir et à mon dernier penny par mes créanciers, j'ai résolu de partir pour l'étranger, dans le courant de la semaine prochaine, pour ne plus revenir en Angleterre. Ne prenez donc plus la peine de vous occuper de mon affaire, car je vois bien qu'il y a trop d'obstacles. Je suis bien fâché de tous les soins inutiles que vous avez pris à cause de moi. Pour les frais de mon voyage à l'étranger, ne sachant même pas où j'irai, j'ai emprunté un peu d'argent à un de mes amis. Si, par hasard, cette fortune, dont vous avez eu la bonté de me parler, m'arrive quelque jour, je le rembourserai. Mais ce pauvre et excellent ami n'y compte pas plus que moi. Je partirai le jour où je quitterai, par congé, la maison Tag-Rag et Cie, c'est-à-dire le 10 courant.

Cette lettre n'ayant d'autre but que de vous épargner du tracassé en ma faveur, je

reste, messieurs, votre humble et obéissant serviteur.

« T. TITMOUSE.

« P. S.—Je remercie tout particulièrement M. Gammon. Je suis si tourmenté que je ne sais que devenir. En tout cas, j'ai pris la résolution de ne pas m'adresser à d'autres que vous pour ma malheureuse affaire. Je vais donc partir, à moins que je ne reçoive immédiatement quelque bonne nouvelle ; et si l'on m'offrirait une somme raisonnable pour les chances qui peuvent me rester, j'abandonnerais volontiers tous mes droits avant de m'embarquer pour la rive étrangère.»

Aussitôt que le vieux Quirk eut lu cette insidieuse missive, il bondit sur son siège et se rendit chez M. Gammon.

« Lisez, lisez, lui dit-il en lui tendant la lettre ; Titmouse menace de nous glisser entre les mains... prenons garde ! »

Après avoir lu très-attentivement la lettre de Titmouse, M. Gammon regarda son associé en souriant.

« Comment ! ... s'écria M. Quirk en observant la physionomie placide de M. Gammon, comment ! vous ne voyez pas le danger ?

—Vous voulez dire le piège ?

—Cependant...

—Je vous affirme, répliqua Gammon, que cette seconde lettre n'est pas plus importante que la première, bien qu'elle semble avoir produit sur vous une certaine émotion.

—J'avoue qu'elle m'a un peu touché...

—Savez-vous, monsieur Quirk, répliqua Gammon avec un nouveau sourire, savez-vous que vous seriez aujourd'hui infiniment plus riche que vous ne l'êtes, si votre sensibilité ne vous avait nui ?

—Ce que vous dites là est bien vrai Gammon ; mais que voulez-vous ? on ne refait

pas son cœur... Réellement, ce pauvre diable me fait de la peine... sa position est déplorable !

—Et bien, mon cher monsieur, ouvrez votre bourse, ainsi que je vous y ai déjà engagé, et donnez à ce pauvre diable un petit secours hebdomadaire.

—Hem ! hem ! Gammon, fit M. Quirk, qui mit les deux mains dans ses poches en regardant fixement son associé.

—On bien, alors, reprit M. Gammon en haussant les épaules, écrivez-lui que vous ne pouvez rien faire pour lui venir en aide... et tout sera dit.

—Mais... s'il partait réellement pour l'étranger, dit Quirk après un moment de silence, nous le perdrons pour toujours...

—Lui ! ... partir pour l'étranger ! ... Allons donc ! ne voyez-vous pas, monsieur Quirk, qu'il se moque de nous ?

—Vous aimez à rire à mes dépens, Gammon, répliqua M. Quirk d'un air mortifié.

—Excusez-moi, mon cher monsieur Quirk... mais en vérité, vous m'avez mal compris : si je ris, c'est aux dépens de cette imbécille, dont les ruses sont trop transparentes pour être prises au sérieux. Partir pour l'étranger ! ... quelle absurdité ! ... N'avez-vous pas vu qu'il se donne un démenti formel dans son post-scriptum ? ... que sa position soit lamentable... le fait est assez probable, mais soyez persuadé qu'il ne songe pas plus à partir qu'à se suicider... Je ne crains rien de semblable... un seul passage de sa lettre me donne à réfléchir... c'est celui où il parle d'un emprunt hypothéqué sur ses espérances.

—C'est précisément là ce qui m'a frappé, répliqua M. Quirk ; quant au reste de la lettre, je n'y attache aucune importance... Le fait est que s'il cherchait à contracter un emprunt, il peut tomber entre les mains

de gens habiles... Croyez-vous qu'il ait réellement cette intention.

—Non... c'est un mensonge. Toutefois je suis d'avis qu'il serait temps de prendre quelques mesures sérieuses.

—Vous avez raison, répliqua M. Quirk.

—Qui nous empêche, par exemple, en lui faisant signer une lettre de change, de lui faire, de temps en temps, quelques petites avances ?

—Je ne m'oppose pas à un arrangement de ce genre, dit M. Gammon ; seulement ne perdons pas de vue les éventualités et les lenteurs du procès.,

—La physionomie de M. Quirk s'assombrit considérablement.

—“ Je sais bien, reprit Gammon, en accentuant ses paroles ; je sais bien que, très-prochainement et à mesure que les espérances de M. Titmouse prendront de la consistance, il ne manquera pas de trouver des amis assez complaisants pour nous répondre de nos avances passées et futures, et assez solvables pour nous donner toute sécurité.

—Voilà précisément ce à quoi je songeais, interrompit brusquement M. Quirk : ce moyen est excellent et nous fournira toutes les garanties nécessaires... Mais, au fait, pour quoi ne ferais-je pas moi-même ces avances, si je suis certain d'en être remboursé d'une manière ou d'une autre ?

—Eh bien ! voyez... réfléchissez... répondit M. Gammon. En attendant, nous agissons prudemment, ce me semble, en ménageant Mr. Titmouse, tout en le maintenant chez Tag-Rag... pour quelque temps encore.

—Ce serait un excellent moyen pour l'empêcher de venir constamment bourdonner à nos oreilles comme un frelon.

—Oh ! je saurais bien le tenir à distance, dit M. Gammon ; je vous promets de le rendre souple et docile. Seulement, mon cher monsieur Quirk, ajouta-t-il d'un ton presque péremptoire, il faut absolument que vous n'abandonniez entièrement la direction de ce drôle. Il semble m'avoir pris en amitié... Ce qui me flatte médiocrement... comme vous devez le supposer... Mais cette sympathie pourra nous être utile... Je vous le répète, mon cher monsieur Quirk, il est indispensable que l'un de nous soit exclusivement chargé de cette animal indompté... Tristes fonctions, je ne me dissimule pas... mais il faut que l'un de nous les exerce... Vous savez que dans toutes les affaires réellement importantes, je m'en rapporte invariablement à la supériorité de votre tact et de votre expérience...

—Allons, allons, Gammon, voilà une goutte d'huile douce...

Et M. Quirk était dans le vrai en parlant d'huile douce, car il en ressentait déjà les effets adoucissants.

“ Sur mon honneur, monsieur Quirk, je vous parle très-sérieusement, reprit M. Gammon. Au reste, ajouta-t-il avec un de ses plus aimables sourires, je vous connais trop bien, mon cher monsieur, pour douter de votre approbation...

—Soit !... répliqua M. Quirk ; c'est une affaire entendue... vous aurez seul la direction de ce petit misérable.

—Et je vous réponds de lui, dit Gammon en faisant un geste impérieux.

C'était là ce que voulait Gammon et ce qu'il avait résolu depuis longtemps. Au reste, dans toutes les circonstances graves, il parvenait toujours, sous les formes de la déférence la plus respectueuse pour les opinions de M. Quirk, à lui imposer les siennes. Mais, dans la circonstance actuelle, M. Quirk conçut un vague soupçon au sujet des intentions de son associé.

“ Mon cher Gammon, lui dit-il d'un ton embarrassé, j'ai toute confiance en vous... et j'espère que... vous jouerez franc jeu.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria Gammon avec un emportement qui ne lui était pas habituel, tandis qu'une rougeur subite lui montait au front, car il comprit que Quirk venait de lire dans sa pensée.

—Quelle mouche vous pique, Gammon ? dit M. Quirk avec un certain trouble, attendu que lui aussi craignait de s'être trop découvert.

—Je vous demande ce que signifie votre étrange observation ? répliqua Gammon qui avait déjà recouvré tout son sang-froid.

—J'ai voulu dire simplement que nous sommes, vous et moi, assez habiles pour lutter contre les plus forts... répondit Quirk avec un faux rire.

—Monsieur Quirk, toute réflexion faite, je vous laisse entièrement, absolument la direction de M. Titmouse... décidément, je ne veux plus rien avoir de commun avec ce misérable... Je suis malade de toute cette affaire...

—A votre aise, répondit Quirk en baissant la voix, tandis qu'il jetait un regard sur la porte pour examiner si elle était bien close... Seulement, reprit-il en pesant sur chaque mot, ne commettons par l'irréparable faute de jeter cet affreux singe par-dessus bord avant d'avoir eu quelques *communications confidentielles* avec le possesseur actuel des domaines et du titre en litige... Me

comprenez-vous ?

M. Gammon poussa une exclamation de surprise et regarda fixement M. Quirk.

“ Pourquoi témoigner un si prodigieux étonnement ? poursuivit ce dernier. Il me semble que cette démarche est toute naturelle... D'ailleurs, vous comprenez bien que nous ne nous contenterions pas d'une bagatelle... Notre discrétion lui coûterait au moins cinq ou six mille livres sterling.

—Mais *le bon droit, la justice ?* dit Gammon avec un sourire ironique, et en accentuant les expressions dont M. Quirk s'était servi quelques jours auparavant au sujet de Titmouse.

En ce moment, le troisième associé, M. Snap, étant entré dans l'appartement, mit un terme à l'entretien. Mais pendant la soirée, MM. Quirk et Gammon le repriront et discuteront longuement. Après de nouveaux débats, ces messieurs finirent par se mettre d'accord sur tous les points et se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Cependant, la situation de M. Titmouse devenait de plus en plus critique. Il devait trente schellings à son hôtesse, six à la blanchisseuse, et vingt-neuf au petit tailleur du rez-de-chaussée, sans compter ce qu'il avait emprunté à son ami Huckaback, et quelques menues dettes de deux ou trois épiciers du voisinage. Or, il venait de recevoir un acte de saisie à la requête du petit tailleur.

Il fallait prendre un parti pour échapper à cette terrible saisie qui menaçait de le dépouiller de ce qu'il avait de plus cher au monde... ses habits et ses bijoux ! Après avoir longtemps médité dans une véritable agonie, Titmouse prit enfin l'héroïque résolution d'engager ces derniers objets, sur lesquels on lui prêta trois livres sterling. En rentrant, il acquitta le mémoire du petit tailleur et la note de mistress Squallop, puis il monta dans sa mansarde avec le désespoir au cœur et dix-huit pence dans sa poche.

Tandis qu'il se livrait aux plus poignantes réflexions sur la disparition de *tous ses ornements* la perspective que lui laissait entrevoir son prochain départ de la maison Tag-Rag et Cie, il entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir.

“ Est-ce à monsieur Titmouse que j'ai l'honneur de parler ? demanda un jeune homme très-décemment vêtu.

—Oui, monsieur, répondit Titmouse en examinant l'inconnu d'un œil méfiant.

(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 27 MAI, 1855.

Une terreur bien légitime.

L'autre jour, un de nos rédacteurs gardait le bureau, tandis que les autres accomplissaient d'un pied léger la facile besogne de la promenade. Il était donc seul, seul avec sa plume et tous les accessoires du "fauteuil éditorial." Sa plume ! elle semblait paralysée, n'ayant aucune nouvelle à annoncer, aucune chronique à faire, aucun *travers* à critiquer : il fallait donc chercher une autre ressource. Il avait bien autour de lui des monceaux de journaux, mais son œil rapide les avait tour à tour parcourus ; il restait pourtant la *Guêpe* à esleurer . . . N'allez pas croire qu'il l'eût réservé pour la bonne bouche, trop bienveillant lecteur ; loin de là, malgré toute sa bonne volonté, il n'avait pu jusqu'alors décider son regard à se porter sur le chétif insecte. Enfin, il fit de généreux efforts : trois fois, par une résolution héroïque, il prit entre ses doigts la *Dulcinée fantastique* et la mit à portée de sa vue, trois fois il sentit son courage faillir et ses yeux s'appesantir (c'est un soporifique merveilleux : essayz-le) . . . Bientôt la nature l'emporte, et Morphée jouissait déjà de sa victoire, quand plusieurs coups frappés à la porte mirent le vainqueur en déroute. La *Guêpe* s'échappe des mains de notre rédacteur, qui s'empresse d'aller ouvrir . . .

Grand Dieu ! Qui est-ce qui se présente à ses regards ? Avez-vous vu la terreur représentée par le pinceau des poètes ? Avez-vous déjà vu de vos propres yeux un de vos semblables qui fût sous l'empire d'une épouvante extrême, et par suite, d'un sombre désespoir ? Avez-vous vu ses membres frissonner, ses traits se contracter, ses mains se crispier, ses yeux s'égarer ou ne se fixer que sur le point d'où venait le danger imaginaire ou réel ? Avez-vous vu sa chevelure se hérissier en masse sur sa tête, *agmina horrentia pilis* ?

Eh bien ! quelque *terrifiant* que vous aient paru ce spectacle, il n'approche pas, nous en sommes sûrs, de celui qui s'offrit aux yeux de notre rédacteur solitaire quand, entr'ouvrant la porte du bureau, il se trouva face à face avec un inconnu . . . Ah ! Grand Dieu ! quand j'y pense (car c'est bien celui qui écrit ces lignes qui a vu tout cela) . . . Je livre passage à l'inconnu, il entre, non, il se précipite en avant, et tombe presque sans vie sur le parquet, en s'écriant d'une voix

sombre et sépulchrale : "malheur aux hommes ! malheur à vous ! malheur à moi !"

A cet exorde peu rassurant en vérité, mon premier mouvement fut d'aller regarder à la fenêtre pour interroger le ciel, et voir si l'heure du jugement dernier était réellement sonnée. Mais tout était dans l'ordre au ciel et sur la terre ; et, toutes précautions prises, j'allai contempler mon individu, encore étendu sur le plancher. Ah ! je renonce à peindre son extérieur ! . . .

Quel désordre dans ses habits ! Quel bouleversement dans ses traits ! Quelle épouvante dans ses yeux fixes et hagards ! Je le relève à grand-peine, je place sur un siège sa personne immobile, et, à l'aide d'un élixir donné à propos, je le fais revenir à lui-même. Ses regards se rassurent, ses traits se composent, et grâce au changement survenu en lui, je reconnais enfin un ami de vieille date, jeune homme facile à s'émouvoir et que le moindre bruit jetait en convulsions : *quantum mulatus* !

Après les premiers moments donnés à la surprise, je m'efforce de dissiper les restes de sa frayeur, et y étant à demi parvenu, je lui demande la cause de cette bruyante terreur. Il soupire, il hésite, et puis il se décide à me raconter tout :

"Je passais, me dit-il, dans une rue sombre et tortueuse, lorsque, jetant par une fenêtre ouverte un regard indiscret dans l'intérieur d'une maison, je fus frappé par l'aspect de deux personnages dont la laideur me parut surpasser tout ce qu'on peut imaginer ; ils me parurent posséder chacun un nez aux proportions variées et gigantesques : je leur trouvai même certains traits de ressemblance aux Garo et Bardeau. Assis l'un près de l'autre, ils lisaient ensemble un papier qui parût être *le Gascon*, et avec tant d'attention qu'ils ne remarquèrent pas que je les observais. Cependant ils lisaient toujours. Soudain ils tressaillirent tous deux ; ils venaient de lire le titre fatal : "les deux nez." Ils se regardent un instant, puis entament l'article en question, pendant que j'attendais avec inquiétude le dénouement. A mesure qu'ils poursuivaient leur lecture, leurs physionomies s'assombrissaient, leurs regards prenaient un aspect fauve, et quelques mouvements d'impatience semblaient présager quelque chose d'expressif. Tout-à-coup l'un d'eux se lève ; la colère brille dans ses yeux et répand sur ses traits une affreuse pâleur : ah ! quand je me rappelle quelle expression féroce avait sa figure ! . . .

"Les coquins ! s'écria-t-il, en grinçant des

dents, ils veulent s'amuser à nos dépens, mais la vengeance est proche ! . . ." En même temps il abat lourdement son poing sur la table : "Oui, s'écrie l'autre en frémissant de rage, mort au *Gascon* et à ses amis !" Alors il saisit l'innocent petit journal, le foule aux pieds et puis le jette au feu : "maintenant allons nous venger," s'écrient ensemble les deux démons. En même temps je les vis prendre leurs gourbins, leurs chapeaux, et je ne m'en vais voir davantage . . . Epouvanté, terrifié, éperdu, j'ai couru vous prévenir, et vraiment je crois qu'il y a à craindre . . ."

Je rassurai mon timide ami, en lui disant que je connaissais les deux individus en question, que malgré leur colère et leurs menaces, ils ne dépasseraient pas le seuil de leur demeure pour entreprendre pareille expédition, et que dans tous les cas ils n'étaient pas à craindre.

L'événement a justifié nos prévisions.

Comprenez-vous tout cela, lecteur ? Eh bien ! nous allons vous le faire comprendre. Certains nez se sont *formalisés* de l'histoire que nous avons offerte à nos lecteurs sur le dernier numéro (encore, si en se *formalisant*, ils eussent pris une forme plus classique !) *ils nous ont même fait parvenir des menaces*, (c'est bien vrai), et puis . . . c'est tout ! Cette *autre histoire* est à leur adresse.

Une contradiction manifeste.

Vous vous rappelez, lecteurs, ou si vous l'avez oublié, nous, nous vous en ressouvenons encore, que les citoyens du Faubourg St. Jean avaient convoqué une assemblée, dans le principal but de faire résigner, à M. Gauvreau, son siège comme conseiller, ou de le forcer à changer de conduite. Eh bien ! après cet acte de courage, MM. les citoyens du Faubourg se sont mis en contradiction évidente avec leur conduite précédente. Lundi dernier, plusieurs se sont transportés à la demeure de M. Gauvreau, et lui ont présenté *bien humblement* une *bien humble* requête ; lui demandant de continuer à assister aux séances du conseil municipal. On déplorait bien sincèrement la conduite tenue à son égard, où le suppliait d'oublier leur manière d'agir, enfin, on promettait de se conformer mieux à l'avenir *aux desirs et à la volonté* de M. Gauvreau.

Vraiment, les citoyens du Faubourg St. Jean sont de braves gens, des hommes tenaces, habiles et fermes dans leur opinion. Qu'ils continuent ainsi, et certainement ils se feront mener par le bout du nez par MM. les Conseillers.

Guepe. Frelon-boucher.

Oh ! oh ! Madame, voilà assez longtemps que vous vous mêlez de piquer en cachette; nous allons vous montrer la bonne manière de piquer. Tenez, écoutez un peu, voici une petite leçon qui pourra vous servir dorénavant. Mettez-là en pratique.

Depuis que le *Gascon* a vu le jour, il a été témoin de la lâcheté d'un certain moine qui prétend piquer avec l'aiguillon de la Guêpe; mais qui pourtant, nous a toujours fait voir par son peu d'habileté, que parmi les actives ouvrières de la ruche, il se trouve nombre de *frelons* plus habiles à dévorer les gâteaux remplis de miel qu'à butiner la fleur. Ils sont si lâches que l'abeille (la guêpe devrait faire de même,) a coutume de les détruire dès qu'elle n'en a plus besoin pour la construction de son mielleux édifice.

Nous avons un exemple frappant de la lâcheté des *frelons* dans celui qui bourdonne maintenant sur la Guêpe de Montréal. Apprenez, lecteurs, à le connaître avec nous. Ce *frelon*, de *bachique* mémoire, craignant les rigueurs de l'hiver, se faufila lâchement dans la ruche d'une guêpe industrielle et piquante pour y escamoter les riches gâteaux que déjà elle y avait amassés. Il s'en est nourri toute la saison des neiges, et, en lâche qu'il est, il s'en nourrit encore au printemps. Peut-être, (et nous en sommes très convaincus,) que la Guêpe dérobée n'a pas voulu reprendre son ancienne ruche souillée par les dégâts d'un *frelon*. Cet être bouché, y a fait quelquefois si bonne chèrre, que l'on s'est vu obligé, par pitié, de le ramasser et le mettre à son poste. Voilà pour son habileté, ses mœurs. Maintenant examinons le corporel.

Imaginez un être vivant, de taille plus que moyenne, surmonté d'une tête qui, sous certains rapports en vaut bien trois; portant des oreilles passablement analogues à celles d'un âne, un nez de grosseur ordinaire; mais dont l'odorat est si fin qu'il peut sentir les futailles bien remplies de plusieurs milles à la ronde. Si vous considérez ses yeux, vous y découvrez bien de ce qu'on ne dit pas avec ce que nous allons vous dire.

D'abord, ils sont encadrés dans deux enveloppes si drolatiques qu'il en faut rire sans en avoir envie. Ils fonctionnent assez bien; et si vous les voyez une fois ouverts au naturel, vous êtes portés à croire que ce sont deux moyennes patates jaunes moustachées de noir au centre.

Descendons un peu plus pour rendre visite à ce petit tuyau parlant qui s'est déjà fait entendre plusieurs fois au Cabinet de Lec-

ture, à Montréal.

Sans doute, lecteurs, vous avez vu quelques nègres dans le courant de votre vie; vous avez admiré la mignonne épaisseur de de leur noire bouche: et bien c'est la même chose pour notre *frelon-boucher*. Si vous le faites rire (ce qu'il ne hait pas du tout,) il vous découvre une batterie de dents séparées les unes des autres comme les crénaux d'une tour ou plutôt un ratelier blanc qui le rend tout-à-fait singulier et drolatique.

Encore un peu plus bas, vous voyez le menton garni d'une barbe horriblement épaisse pour un jeune moine de vingt-un ans.

J'oubliais, lecteurs, de vous faire remarquer la plus intéressante de toutes ses beautés, voici. C'est sa chevelure ou espèce de crinière qu'il a soin, à force de se relever le toupet, de faire croître en montant à la manière de je ne sais quoi qui ressemble assez à une botte de foin mal liée. Quel assemblage monstrueux dans cette pauvre cabochette! Pour le reste de son individu rien de remarquable.

Assurément ce corporel annonce beaucoup selon sa manière. Mais ce n'est pas tout. Si vous entendiez, lecteurs, si vous entendiez rire notre *frelon-boucher*, il vous semblerait entendre le bruit du tric-trac, tant ça part avec furie. Si vous l'entendiez prononcer ses discours sur les *avenirs de la jeunesse Canadienne*, je ne sais pas trop ce qui pourrait en arriver.

Il aime la solitude du bocage, l'haleine du doux zéphir, le chant mélodieux du rossignol sauvage. Un bon matin, avant le lever du soleil, nous l'avons entendu adresser aux antiques sapins d'un certain bocage, un discours si plein de force, et prononcé avec une voix si terrible que la frêle brebis fuyait épouvantée, comme frappée de crainte à la vue des éclairs et en entendant gronder le tonnerre.

N'exigez pas, lecteurs, nous vous en conjurons, n'exigez pas de nous un portrait complet. Car pour compléter ce pénible commencement, il faudrait de suite examiner la machine qui fonctionne dans l'énorme cabochedout les détails sont ci-dessus; mais ce serait trop pitoyable affaire. D'ailleurs, jugez par les œuvres, c'est le meilleur moyen de connaître son monde. Lisez le *Courrier de l'été* dernier, lisez la Guêpe d'aujourd'hui, vous pourrez peut-être vous en former une faible idée.

Nos lecteurs de Montréal l'ont souvent vu parader dans les rues de cette ville, la canne à la main, la jalousie dans la cervelle, l'am-

bition dans le cœur. Pour vous, Québécois, vous saurez le distinguer parmi tous ceux qui frappent à la porte du *Courrier* lorsque vous verrez un homme tel que décrit plus haut.

Pauvre *frelon*! tu feras tant que tous te connaîtront en détail. Quant à nous, nous avons appris à le connaître de plusieurs manières différentes, nous pouvons l'assurer. Une seule cependant peut intéresser nos lecteurs: c'est celle-ci.

Frelon-boucher, grand ami des *Fantasques* de nos jours, s'est avisé d'attaquer le *Gascon* par deux fois; mais chaque fois, il a fort bien su ne point nous envoyer l'échange de sa *Guêpe*. Par bonheur, nous avons toujours connu ses lâchetés.

Souviens-toi donc, *frelon*, que tu nous as demandé l'échange le premier, que nous n'avons jamais manqué de te la faire parvenir, que, quand bien même nous t'aurions attaqué, tu ne nous inspires pas si grand peur pour nous empêcher de t'envoyer l'échange, et par là même, de te priver des moyens de défense. Ceci ne peut venir que d'un *boucher* qui *assomme* lâchement sans avertir. Nous méprisons et nous avons toujours méprisé de semblables moyens, tu le vois aujourd'hui.

Admirez, lecteurs, un *frelon* de cette espèce, un *frelon* qui se dit *Guêpe*, mais qui n'est rien que *frelon*; qui usurpe ce titre sans avoir la force d'en soutenir l'honneur.

P. S.—Nous venons de voir sur le *Fantasque* et le *Charivari* que *Guêpe II*, s'est ornée d'un *frontispice* mystérieux, où se trouve (comme dit le *Charivari*), un gros *barbeau* en guise d'une *Guêpe*.

Habitants de la campagne, ayez grand soin de vos champs de patates, de choux, etc. Car si, dans la saison présente, les *barbeaux* commencent à faire leur apparition, il s'en suivra une destruction terrible de patates, de choux, etc., etc. Les *barbeaux* sont si dangereux pour les légumes.

Gare donc aux barbeaux!!!

Une pompe fantastique.

(Extrait du *Charivari*.)

Le mécanisme savant ! qui fait mouvoir le *Fantasque* est absolument celui d'une pompe aspirante, dont la base serait plongée dans un bassin de sottises, de calomnies et de mensonges. Le rédacteur en chef, le pédagogue qui a traduit Horace il y a vingt-sept ans, fait l'office du piston qui monte et descend dans le corps de la pompe: deux autres rédacteurs en caoutchouc tiennent la place des deux soupapes, et le *Fantasque*

matériel représente le tube par lequel s'échappe l'eau dans une pompe. Lorsque le grand papa Taché veut tirer quelque chose du bassin, il fait agir le piston. Celui-ci, par son mouvement, fait ouvrir et fermer la bouche aux soupapes. Le bon sens, que nous représentons par l'air dans la pompe, est d'abord enlevé; puis, bientôt après, les mensonges, les calomnies, les sottises sont attirées dans le tube et en sortent au moyen du mécanisme qui enlevait l'air un peu auparavant. De même que dans la pompe ce qui en sort le plus abondamment est l'eau, et que l'air qui peut s'échapper en même temps que l'eau est en petite quantité, et s'évapore aussitôt dans l'atmosphère, de même ce que la pompe fantastique revomit de plus considérable sont des calomnies et des sottises dans lesquelles elle est plongée: de même aussi le peu de bon sens qui peut quelquefois s'en échapper avec les calomnies et les sottises, s'évapore aussitôt et ne vaut pas la peine d'être remarqué, tant il est peu considérable!

Les grands mathématiciens ou Pédagogues du *Fantasque* voudront bien nous dire si notre comparaison est exacte, et nos termes justes, quoique nous n'ayons fait aucun usage des sinus et des cosinus, des tangentes et des cotangentes.

Au revoir, MM. les *Fantasques*!

Honneur aux plus vaillants!

Un ami nous a prié de faire quelques remarques touchant les exploits de certains beaux sires de notre ville, que nous connaissons déjà pour ce qu'ils sont, et dont la conduite devient réellement insupportable depuis quelque temps. Nous dirons quelques mots de ces vaillants hommes, et puis si la leçon ne leur profite pas, nous mettrons les points sur les *i* en les faisant connaître du public.

Tous les jours, après avoir largement mis à contribution les trottoirs de notre bonne ville, nos héros, au nombre de quatre ou cinq, veulent se reposer des fatigues d'une promenade en allant assister au nouveau cours de botanique, à l'Université-Laval. Jusqu'à présent, c'est fort bien, c'est même fort louable, mais attendons la fin, comme dit Lafontaine. Rendus à la salle du cours, nos coryphées, au lieu d'écouter le professeur, entament conversation, forment un cercle, et puis se mettent à rire ou à se moquer: bref, ils s'amuse beaucoup! M. le professeur, s'apercevant de leur conduite inconvenante, a dû l'autre jour céder pendant quelques instants la parole à nos intrépides

discoureurs, tant ils s'animaient dans la conversation, mais les manants ne se sont pas aperçus de l'interruption et ont continué leur manège. Voyant leur obstination, on a changé jusqu'à deux fois les heures du cours, afin de pouvoir se passer de la compagnie de ces messieurs, mais on n'a pas atteint le but: ils sont revenus s'amuser et reviendront probablement encore!

Est-ce manque d'éducation, est-ce manque d'esprit ou bien est-ce un système, un complot? Quelqu'excuse qu'on puisse prêter à une conduite aussi inconvenante, une telle farce ne peut durer longtemps. Une chambre de lecture n'est pas une salle de récréation ni une *tabagie*: si vous voulez rire et vous amuser, messieurs, si vous voulez vous moquer des autres, allez chez l'anachorète de la rue St. Jean...

Il rend les armes.

Le *Fantasque*, sans se faire désirer, s'est fait attendre la semaine dernière, et n'a paru que samedi. Comme nous ne trouvons aucune cause raisonnable à ce retard (si ce n'est la raison ordinaire qui retient à la maison les personnes faibles de santé,) nous pensions que la savante rédaction nous préparerait une réponse telle que jamais réponse ne fut faite, une réponse dans laquelle la sagesse collective de nos fantasques devait faire un suprême effort pour nous écraser. Mais point du tout. Fanfan a fait son apparition, et avez-vous vu ce qu'il nous adresse? Foi de Gascon, nous ne pensions pas remporter une victoire aussi facile.

Quand deux personnes se querellent, celle qui a le dessous abandonne d'ordinaire la partie, en s'écriant qu'elle ne veut point discuter avec une tête *croche*. Notre petit ami vient de terminer, par un dénouement semblable, le petit combat qu'il soutenait avec nous. Allez, dit-il; pourquoi s'amuser aux rêves de "cerveaux malades."

En tournant les talons de cette manière, le *Fantasque* fait preuve de peu de bon sens. C'est une défaite, et une défaite humiliante.

Ainsi, lecteurs, nous ne vous parlerons plus du petit gaillard. Lui, de son côté, ne vous parlera plus, à vous qui êtes ses habitués, que de la corporation, des taxes, des crinolines, et de lui-même... Bien du courage!

Nous sommes informés que Sabatier donnera la semaine prochaine, à la Salle Musicale, un Grand Concert Complimentaire, vocal et instrumental. Quatre morceaux nouveaux de sa composition, seront ajoutés

au programme, dont deux seront exécutés par lui, et deux par Madame Busch. On nous assure que le programme sera des plus riches. Ce sera certainement une des soirées les plus amusantes; et nous engageons tous les amateurs des beaux arts à y assister, ils ne regretteront pas leur écu.

La fête de notre Gracieuse Reine Victoria.

Malgré la boue et les mauvais chemins, nous nous sommes rendus sur les Plaines d'Abraham, pour chômer la fête de notre très-gracieuse reine Victoria, par la grâce Dieu, papesso de la religion protestante, etc. etc. etc. Là nous avons vu les soldats du 100ème, qui pour ne pas avoir d'armes, n'en criaient pas moins fort, "hourah! hourah! hourah!!!" Le 39ème tenait un feu roulant qui durait deux minutes, et l'artillerie anglaise et canadienne firent résonner alternativement les Plaines sur lesquelles Wolfe mourut en héros.

Ce qui fut le plus farceur, c'est que la fusillade et la canonnade terminées, les Canadiens, sous M. Capitaine Buisnières, la cavalerie, et la compagnie du Capitaine Boomer firent irruption, mais malheureusement la fête était finie, les Anglais commençaient à défilier pour aller prendre leur dîner, manger leur *pudding*, que Victoria leur accorde une fois par an, le 24 mai.

Nous reproduisons plus bas pour l'édification de nos lecteurs, surtout de nos lecteurs indépendants, une lettre que nous avons reçue de Masconche. Nous reproduisons mot à mot, et sans aucune correction.

MESSEURS LES RÉDACTEURS,

Vous êtes priés d'envoyer d'ici à 8 jours de cette date le nom ou les noms des héros du Carême comme cette correspondance implique plusieurs personnes dans cette affaire, vous êtes obligés de me les faire connaître sinon, vous aurez à répondre à des gens riches de 150000 francs.

Votre Serviteur,

M. T. F. C. * * *

Masconche 19 Mai 1858

Il paraît que M. C * * * est un ennemi acharné de la ponctuation: il faut avoir longue haleine pour le lire. Mais au fait.

Cette correspondance implique, dit-il, plusieurs personnes dans cette affaire; allons, M. C * *, vous n'avez pas mis vos lunettes lorsque vous nous avez lu (ce doit être des lunettes d'argent, car vous êtes riche de 150000 francs,) alors vous auriez très bien vu que nous n'avons nommé personne. Com-

ment pouvons-nous compromettre des gens que nous ne nommons pas ? Nous dirons, en outre, à Monsieur de Mascouche que nous, n'avons à rendre compte de nos actes à personne, pas même à un homme riche de 150,000 francs. Nous avons le droit du ridicule tout ce qui parvient de ridicule à notre connaissance, et nous ne sommes pas obligés de dire où nous prenons nos nouvelles. Nous dirons seulement à notre *richard* que nous avons puisé à source certaine, et que nous ne donnerons jamais le nom de celui qui nous a instruit, ni de celui qui a écrit l'article, quand même on nous crierait à tue-tête, "j'ai 150000 francs à dépenser contre vous."

Nous ne déclinons pas le nom de celui qui nous a écrit cette lettre, un certain reste de charité nous empêche de le faire. Ce serait par trop le ridiculiser.

"D'ici à huit jours" : nous espérons que notre numéro d'aujourd'hui lui parviendra avant 8 jours, par conséquent, la réponse qu'il demande ne se fera pas attendre.

—*—*—

Epigramme.—L'Ordonnance du Médecin.

Vous êtes sur le point de la convalescence :
Sans doute vous avez suivi mon ordonnance ?
Suivi ! non pas, docteur : je ne suis pas si fou.
Grand Dieu ! je me serais ma foi, cassé le cou !
Comment !—Eh bien ! docteur, vous allez tout connaître :

Sans aucune façon j'ai, par cette fenêtre
Jeté votre ordonnance : or vous voyez pourquoi
Si je l'eusse suivie, c'en était fait de moi ;

FERNAND-GASCON.

Correspondances.

Les Tyrans du Papier.

MM. LES COLLABORATEURS,

A voir votre gaieté franche et votre esprit, je suis sûr que vous aimez à rendre justice à ceux qui le demandent ; c'est pourquoi je m'adresse à vous en toute confiance, certain que je suis de n'être pas repoussé. Pardonnez-moi si je suis un peu long, car j'ai beaucoup de choses à dire ; et j'espère que vos lecteurs m'excuseront de les ennuyer cette fois : il n'en goûteront que mieux le reste de votre estimable feuille. . . il faut des ombres dans un tableau.

J'ai à me plaindre de plusieurs individus, qui prennent à tâche de torturer le papier, chaque fois que l'occasion s'en présente. Voyez, par exemple, le Dr. Rousseau qui, dans le "*Fantasque*" du 6 mai courant, veut prouver, par des phrases propres à briser un estomac d'autrucho, qu'il a de grands

talents pour le calcul ; puisqu'une seule leçon a suffi pour lui enseigner les équations. Si M. Rousseau avait eu autant de facilité dans sa jeunesse qu'il en montre à présent, il ne se serait pas découragé en quatrième, et il aurait appris quelque chose ! On prétend qu'il avait le crâne très dur ; c'est pourquoi, son vaste génie se trouvant trop comprimé, la science n'y put trouver d'asile. Plus tard, à force de se faire administrer des fustigations, il s'est fait une voie dans sa nuque, et son cerveau s'est évaporé ! Maintenant l'espace ne manque plus.

Je ne prétends pas réfuter les sottises qu'il m'adresse, et dont le "*Fantasque*" se fait le porteur et le complice, je veux seulement que le public sache que c'est lui, le Dr. Rousseau qui m'adresse cette tirade ; que le Dr. Rousseau y fait son éloge sous un nom emprunté, et que le Dr. Rousseau n'a pas le courage de signer les écrits dans lesquels il attaque ceux qui se montrent à découvert. Il a grandement raison, puisque si cet article eût été porté le nom de son auteur, c'eût été suffisant pour faire retomber sur lui le ridicule qu'il veut jeter sur moi, et je ne me serais pas donné la peine de lui répondre : Cependant, je ne veux pas contredire ses avancés : je suis assez connu, et lui aussi, pour son malheur.

A présent, il me reste à prouver que c'est le Dr. Rousseau qui a écrit la correspondance publiée sur le "*Fantasque*," et signée "*Un Membre de l'Institut*." La première preuve, c'est que le style est celui du fameux médecin ; car on connaît l'homme au style. Je pense, messieurs, que vous êtes trop scrupuleux de ne pas me permettre d'ajouter : "comme on distingue la bête au poil." Ensuite, le nom responsable de l'article est Frs. Drolet : or, il n'y a pas de Frs. Drolet qui soit membre de l'Institut, mais ce garnement est le très humble serviteur du Dr. Rousseau, qui profite de sa stupidité pour se mettre à l'abri dans l'occasion. Il s'en est servi, un soir, à ma connaissance, à la salle Russell, où il s'agissait de choisir un membre pour remplacer feu le Dr. Blanchet en Parlement. Ce pauvre Drolet appelait *seul* le Dr. Rousseau à prendre la parole, et l'on croyait entendre la *voix qui crie dans le désert* ! Mais le Dr. n'était pas satisfait de lui ; de temps à autre, il lui donnait un coup de coude, en lui disant : *Crie donc plus fort* ! Voyant que ça ne prenait pas, il vint à moi et me pria de l'appeler ! Merci de l'honneur !!! Cependant, vers la fin de l'assemblée, on permit à M. Rousseau de parler ;

mais il fut sifflé, bafoué ; enfin on l'obligea de se retirer au beau milieu de son éloquent discours ! . . . Pardonnez-moi cette digression, messieurs ; quand on parle d'une telle célébrité, on ne sait pas se borner.

J'ai une autre preuve de la vérité de mon assertion. Je vous prends à témoin, MM. les Collaborateurs, et je vous prie de dire s'il n'est pas vrai, que la correspondance en question soit la même que celle refusée par vous, (c'est une preuve de votre bon esprit,) la semaine précédente ; correspondance qui portait la signature de P. C. Racine, gardien de l'Institut. Il est bien reconnu que le docteur avait déjà écrit au nom du gardien (et ce dernier me l'a avoué), et la raison pour laquelle il a changé de secrétaire, c'est que le "*Fantasque*" avait averti M. P. C. Racine qu'il ne recevrait plus ses écrits.

Maintenant, MM. les Collaborateurs, permettez-moi de dire un mot à M. L. M. Darveau, sur sa tactique à mettre au nombre des collaborateurs du "*Fantasque*" tous ceux qu'il regarde comme ses plus grands ennemis. M. Rochette, libraire, lui ayant demandé le nom du correspondant qui l'attaque dans "*l'Observateur*," il a répondu qu'il ne le donnerait que si on lui nommait ceux qui l'ont attaqué dans le "*Fantasque* !" Voilà bien une idée de lunatique ! Parce qu'il ne connaît pas ceux qui l'attaquent, il se permet d'insulter tous ceux qui ont le bonheur de mériter sa haine ! C'est vraiment admirable ! Le progrès n'a jamais pu, jusqu'à ce jour, engendrer de pareils systèmes.

Je pense bien que M. Darveau va me lancer des injures, à moi et à mes amis, sur sa prochaine feuille, pour se venger de cette petite tirade ; mais qu'il ne s'attende pas à une réponse de notre part. Je voulais seulement faire connaître au public la nature de ses procédés ; mais quant à soutenir une guerre avec lui, jamais : nous faisons aussi peu de cas de ses écrits que de sa personne.

Je termine ici, messieurs, car je pense que c'est assez long ! Mille remerciements pour votre complaisance. Comme Son Excellence Fantastique va être fâchée de m'avoir refusé de répondre par son organe ! Une si belle production eût ajouté à son éclat et augmenté son crédit. Qu'il lui apprenna à faire le pédagogue !!!

J'oubliais de résoudre le problème que m'a posé le Dr. Rousseau. Voici :

S'il est quelqu'un qui ait obtenu un succès aussi complet que l'énonce le problème, il pourra recevoir le bonnet de bachelier

aussitôt que notre célèbre médecin sera appelé à faire briller ses talents en Parlement.

Votre tout dévoué,

J. B. PLAMONDON.

Québec, 17 mai, 1858.

(Nous nous faisons un véritable plaisir de publier la lettre suivante que nous adresse une de nos lectrices les plus assidues de la campagne.)

MON CHER GASCON,

Comme je te connais ami de tout ce qui peut égayer ceux qui ont le plaisir de te lire, je crois que tu voudras bien publier la petite histoire suivante qui est arrivé dans notre canton, il y a quelques semaines.

Tu sais ces litanies des filles et des garçons ? hé bien ! écoutes ce qu'elles ont fait :

Une fille, qui ne savait ni lire, ni écrire, en ayant entendu parler, se rendit chez un instituteur pour lui faire copier les litanies des filles, " afin, disait-elle, qu'elle pût les apprendre par cœur." Elle lui demanda en même temps des renseignements sur ce qu'elle devait faire. L'instituteur lui répondit avec un grand sang-froid que ces litanies là étaient envoyées par le S. P. le Pape, qu'il fallait, si elle voulait se marier plus vite, les réciter deux fois par jour pendant 29 jours consécutifs. La fille enchantée, a fait cadeau à l'instituteur d'un beau cœur de sucre : et tu peux croire s'il l'a mangé en riant de cette aimable folle. Maintenant, cette pauvre fille espère se marier bientôt, car elle croit fermement que c'est notre S. Père qui envoie ces litanies-là pour faire marier les filles qui montent à la graine. Il ne paraît pas cependant qu'elle réussisse : peut-être ne prie-t-elle pas avec assez d'ardeur !

Nous avons tant ri à ton histoire des *cogs humains* que j'ai failli en crever. Et puis cette histoire des nez ? oh ! (je le dis tout bas,) des vieux garçons se sont fâchés rouges. D'autres n'osent plus se montrer sans avoir une main devant le nez. Pauvre amour propre !

Vas, mon garçon, continues d'être aussi amusant, et je continuerai d'être aussi ravi (pour ne pas dire plus,) que je le suis maintenant.

LAURE.

MESSIEURS LES RÉDACTEURS,

Notre *judicieux* Fantasque répétant ses accusations calomnieuses, nous dit tout naïvement que ce sont là les faits que nous exigeons de lui : aussi avec des preuves de

cette nature, ses assertions sont-elles toujours de grossiers mensonges.

Nous vous déclarons sincèrement MM. du Fantasque, que dès ce jour nous vous laissons le champ libre. En effet, nous nous croirions avilis et absolument perdus de réputation, si nous soutenions plus longtemps la polémique avec des gens qui ne sont rien moins que des menteurs siffés.

Cependant, comme l'habitude devient une seconde nature ; et que le personnel du Fantasque, malgré son jugement transcendant, a sa part des faiblesses de l'humanité, nous allons une fois de plus venir à son aide. Nous tâcherons de lui faire toucher du doigt un de ces mensonges qui souillent son dernier numéro surtout, mensonges qu'on ne retrouve que dans la bouche des rebuts de la société ; de ces êtres que tout homme qui a des principes et de l'honneur fuit comme à l'approche d'un reptile dangereux.

Encore un mot, et c'est notre preuve. M. Nadeau n'a jamais parlé à M. A. Gauthier ni de ses occupations, ni de son salaire : néanmoins comme nous ne connaissons rien à l'épreuve de l'effronterie du Fantasque nous produirons au besoin, l'*affidavit* de M. A. Gauthier lui-même, afin de mettre dans toute son évidence le *ravisant* portrait du " papier fantôme."

UN PARTISAN DE M. NADRAU.

Variétés.

Fantaisie Disciplinaire.

Au mois d'avril dernier, un garde national, cité devant le conseil de discipline, lui adresse ses excuses en la forme suivante ;
 Mes manquements, Messieurs' ne sont pas très comme 1
 Aujourd'hui, je demande indulgence pour 2
 Ma mère était malade en la ville de 3
 Pour partir à l'instant, j'ai fait le diable à 4
 Vous m'avez, il est vrai, commandé pour le 5
 Mais auprès d'un malade, il faut être pré 6
 Pour appliquer à temps l'onguent et la lan 7
 Dieu merci ! j'ai vaincu la fièvre et la pit 8
 J'ai fait à un malade un estomac tout... 9
 Vous pardonnez bien mon zèle, cadé... 10
 Car, pour un fils vos cœurs ne seront pas de br 11
 Je serai de retour à Poitiers pour le... 12
 Alors je monterai ma garde par... douzaines.

Cette fantaisie, éditée tout d'abord par l'Abeille de Poitiers, a obtenu quelque succès, et a fait, avec pas mal de bonheur, son tour de France et même de Navarre. La voilà qui revient aujourd'hui avec un cor-

idègè qui nous semble devoir faire fortune.

C'est là réponse adressée par le conseil de discipline de Poitiers, à l'épître du soldat citoyen.

Vous fîtes, on le sait, autrefois pour chaque 1
 Un modèle de zèle, et c'est vraiment bi. 2
 Qu'il n'en soit plus ainsi ; votre maman de 3
 N'est qu'un prétexte ici, dont, sans vous met en 4
 Vous auriez dû parler en termes plus suc 5
 En effet, vous vit-on jamais aux exer... 6
 Aux gardes ? Non sans doute, ainsi votre pla 7
 Ne peut mettre au néant la citation du... 8
 Hotel des Haricets ! vous irez donc le... 9
 La cour vous y condamne : et vous irez san 10
 Méditer à loisir si nous sommes de br... 11
 Et vous y resterez, Monsieur, jusques au. 12

La Fruitière de Brienne.

Sous ce titre, un de nos petits théâtres vient de recevoir un vaudeville dont le sujet est un piquant intérêt. Le fait d'ailleurs, est historique, et il s'agit de Napoléon.

A l'école de Brienne, le jeune sous-lieutenant Bonaparte aimait beaucoup les fruits ; aussi une fruitière, habituée de l'école, échangeait-elle souvent au marchandise contre la monnaie du futur héros.

N'avait-il pas d'argent ? la bonne femme lui faisait crédit ; mais, dès qu'une petite somme lui arrivait, il s'empressait d'acquitter sa dette.

Il se trouva pourtant que, lorsqu'il dut quitter l'école, il resta redevable à la fruitière de quelques écus.

Aussi la dernière fois qu'elle lui apporta une assiette de pêches suaves ou de raisins succulents :

—Ma bonne femme, dit-il, il faut maintenant que je parte, et je suis hors d'état de pouvoir vous payer, mais je ne vous oublierai pas.

—Oh ! que cela ne vous empêche pas de partir, répondit la fruitière. Que Dieu vous conserve la santé et fasse de vous un homme heureux !

Convenons que, sur une route comme celle où le jeune soldat s'engageait, la tête la mieux organisée pouvait bien oublier une semblable bagatelle, jusqu'aux moment du moins où son cœur reconnaissant la lui remettrait en empire.

Napoléon était couronné empereur, que la fruitière de Brienne n'avait encore de lui que cette promesse : *Je ne vous oublierai pas !* Mais cette promesse valait plus que de l'argent comptant

En effet, un jour que l'empereur était attendu à Brienne (on le croyait loin encore qu'il s'y trouvait déjà incognito), figurez-vous combien il dut se sentir ému en ce rappelant le temps qu'il avait passé là.

Tout en rêvant, il s'arrêta au milieu de la rue, le doigt sur le front, rappela ses souvenirs, se fit indiquer la demeure de la fruitière, et, suivi d'un seul compagnon, il entra dans une petite chambre où la brave femme entourée de ses deux enfants, était agenouillée devant la cheminée et faisait cuire son modeste souper.

— Puis-je avoir ici quelques rafraîchissements? demanda l'Empereur.

— Oui, les melons sont murs.

Et elle courut en chercher un.

— Tandis que les deux étrangers savouraient le melon :

— Connaissez-vous l'Empereur, que l'on attend aujourd'hui? demanda l'un d'eux.

— Pourquoi ne le connaîtrais-je pas? Il m'a acheté plus d'une corbeille de fruits au temps où il était ici à l'école.

— A-t-il aussi toujours bien exactement payé?

— Oui, certes, il a toujours bien payé bien exactement.

Alors l'étranger reprenant la parole :

Ma bonne femme, vous avez mauvaise mémoire. Et d'abord, la preuve que vous ne connaissez pas l'Empereur, c'est moi; ensuite, la preuve que je ne vous ai pas exactement payée, c'est que je vous suis resté débiteur de deux écus.

Et au même moment, le second personnage déposa sur la table une somme de 1,200 francs en or.

La brave femme tomba au genoux de Napoléon, la tête presque perdue de joie, de crainte et de reconnaissance.

Plus tard l'Empereur ordonna que la misérable maison fût démolie, et qu'on en construisit une autre à la place.

— C'est dans cette maison, dit-il que je veux loger chaque fois que je viendrai à Brienne et j'entends qu'elle porte mon nom.

Causeries.

François I. s'étant un jour écarté de sa suite, dans une partie de chasse, rencontre un paysan et entame la conversation avec lui. "Chevalier, lui dit le bon paysan, il y a longtemps que je veux voir le roi, et je n'ai jamais pu le faire.—Eh bien, montez sur mon cheval par derrière moi, et dans quelque temps vous pourrez le voir. Le paysan hésite quelques instants à faire ce que son

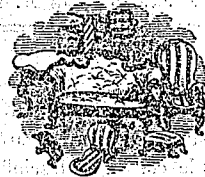
interlocuteur lui conseillait, mais enfin il monte résolument. "Mais comment reconnaîtrai-je le roi au milieu de tous ses seigneurs." Le roi sera celui que les autres viendront saluer en ôtant leurs chapeaux." Nos deux cavaliers arrivent bientôt au milieu d'une foule de seigneurs qui viennent aussitôt les saluer en ôtant leurs chapeaux, et le paysan tout ébahi, n'osait ni remuer une jambe ni descendre de cheval. Eh! bien, dit François, sais-tu qui est le roi maintenant? Ah! dit le paysan en riant, je vois bien que c'est vous ou moi."

Beaubourg, qui était extrêmement laid, représentant le rôle de Mithridate, et Mlle Lecouvreur, qui jouait celui de Monime, lui disant, acte III, scène V: "Ah! seigneur, vous changez de visage," on cria du parterre: "laissez le faire!"

Comment allez-vous? demandait-on à un homme qui venait de suivre au cimetière le corps de sa femme.—Pas mal; cette petite promenade m'a remis: il y a rien de tel que l'air de la campagne.

Announces.

Z. SIMARD, MEUBLIER-EBENISTE,



RUE ST. JEAN,

Porte voisine de M. Poulin, Orfevre.

OFFRE en vente un assortiment complet de MEUBLES DE MENAGE, faits dans le dernier goût, et de la meilleure main-d'œuvre, tels que Tables Rondes, Tables à Cartes, à Loo, à Diner, etc., en Mahogany; Chaises en Crain et en Damas et autres; Sofas de toute sorte; Matelas en Crin et autres; Lits de Plume; Berceaux; Buffets; Commodes; Pupitres, etc., etc., le tout de la première qualité.
Québec, 27 Mai, 1858.

NOUVELLE SALLE D'ENCAN,

No. 3, RUE S^{TE}. URSULE,
Haute-Ville.

Le Soussigné informe le public en général qu'il y aura tous les JUDIS, à DEUX heures de l'après-midi, à sa Nouvelle Salle d'Encan, une Vente régulière de MEUBLES de MENAGE neufs et vieux. Il se chargera de la vente de tous les objets qu'on voudra bien lui confier.

Z. SIMARD, E. et C.
Québec, 27 Mai, 1858.

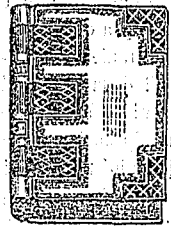
SOUS PRESSE, ET PARAITRA SOUS PEU,

FAMEUX PROCES

DE CHAMBERS ET SES COMPLICES.

(Publié à la réquisition d'un grand nombre de souscripteurs.)

Comme il n'en sera imprimé qu'un nombre limité les personnes qui désireront s'en procurer quelques exemplaires, pourront le faire en s'adressant chez M. HARDY, Libraire, rue La Fabrique, et en face de l'Eglise de la Basse-ville, et à l'Imprimerie de P. LAMOUREUX, rue La Montagne, Basse-ville, où il y a des Listes de Souscriptions déposées.
Prix de chaque exemplaire, QUINZE SOUS.



EN VENTE

L'IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX,

COTE LAMONTAGNE, BASSE VILLE,
QUEBEC.

UNE Charta des nouveaux Termes des Cours de la loi du Bas-Canada, avec une liste des Juges, et leurs Districts, et les Bureaux de Registres suivant les nouveaux Districts, avec les noms de tous ses Officiers.—Prix 1s. 3d.

LE CANADA DIRECTORY pour 1857 et 1858,
Prix \$5.

UN INDEX ANALYTIQUE à l'Acte 20 Victoria, Ch. XLIV, amendant les Actes de Judicature du Bas-Canada, par Alex. Morrin, Avocat.—2s. 6d.

AUSST,
BLANCS DE COUR DE TOUTES SORTES.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 74 shélings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement, sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

TARIF DES ANNONCES.

1ere insertion, par ligne..... 3d

Chaque insertion subséquente, par ligne.... 1d

Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressés à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.

Circulaire

AUX AMIS ET AUX ABONNÉS DU "GASCON".

Le propriétaire du *Gascon*, reconnaissant de l'encouragement qu'il a sans cesse reçu depuis la fondation de son journal, ne répondrait pas au but qu'il s'est proposé s'il ne faisait de nouveaux sacrifices pour rendre le *Gascon* plus attrayant et plus populaire encore. En conséquence, il informe la public en général et ses amis et abonnés en particulier que, voulant répondre à leur empressement, il a l'intention de s'assurer les services d'un artiste de capacité pour illustrer le *Gascon*.

Chaque numéro du journal sera orné de vignettes comiques, attachées aux principaux articles.

Quoique cette notable amélioration doive nécessairement entraîner le propriétaire dans des dépenses considérables, le prix d'abonnement sera le même qu'auparavant.

Le *Gascon* sera donc le seul journal satyrique illustré publié en Canada. Le prix d'abonnement qu'il demande est si minime, qu'il ne peut manquer d'être encouragé partout, et tous les avantages qu'il offre aux abonnés lui font espérer une grande circulation.

Jusqu'ici le *Gascon* s'est vendu presque entièrement au détail : maintenant il préfère avoir une circulation régulière, et c'est pourquoi il fait un nouvel appel à ses agents et à ses amis. Des listes de souscription leur seront envoyées, et nous les prions de nous les faire parvenir dès qu'elles seront remplies.

Comme nos nouveaux arrangements nécessitent quelques préparatifs, principalement pour notre circulation régulière, le *Gascon* ne paraîtra pas d'ici à quelque temps : nos abonnés ne perdront rien pour attendre. Au reste, sa suspension ne sera pas longue, nous pouvons en assurer nos lecteurs.

Une seconde circulaire plus détaillée sera publiée avant peu.

P. LAMOUREUX,
Éditeur-Propriétaire.

Québec, Bureau du *Gascon*, 2 Juin, 1858.